

Quelques pistes méthodologiques pour l'enseignement de la Shoah dans une perspective de prévention des préjugés antisémites.

« Il n'y a pas d'histoire plus difficile à raconter dans toute l'histoire de l'humanité. » Hannah Arendt, *L'image de l'enfer*

Transmettre l'histoire de la Shoah, c'est aussi transmettre l'histoire des nazis. Face à cela, il nous apparaît comme indispensable de conserver en ligne de mire la transmission de la mémoire des victimes.

Comment contourner les principaux obstacles et éviter les risques de fascination pour l'idéologie des nazis ?

La Shoah constitue, tout d'abord, **un sujet très médiatisé**. Son étude se heurte, d'emblée, au « croire savoir » : une connaissance diffuse qui constitue un premier obstacle.

Dans plusieurs pays francophones, le cours sur la Shoah intervient particulièrement tard dans la scolarité : tous les jeunes n'en bénéficient pas et, par ailleurs, ils n'abordent pas « naïvement » cette thématique, souvent évoquée en amont, par exemple en cours de littérature, d'éducation civique ou religieuse.

Il semble judicieux de demander aux élèves comment ils ont eu « connaissance » de la Shoah : par quels médias ? par quels films, reportages, sites Internet... ? Cette question permet de révéler la représentation qu'ils se font de ces événements, de sonder leurs connaissances et de les inviter à préciser d'où ils tirent leurs informations en recherchant des sources.

Dans un contexte particulièrement marqué par le négationnisme - largement relayé sur Internet - , il est indispensable de mettre les adolescents en garde : nous trouvons ici une formidable opportunité d'amener nos élèves à apprendre à rechercher, à étayer, à citer des sources, à reconnaître une source fiable et validée scientifiquement.

Quelques exercices en lien avec l'éducation aux médias sont proposés dans le *Manuel d'autodéfense intellectuelle* de Sophie Mazet (Paris, Robert Laffont, 2016).



Il est difficile de contrer par la raison ce qui échappe à la raison : mieux vaut considérer le « comment » que le « pourquoi ».

« Pourquoi les Juifs ? » Une question récurrente : la plupart des élèves ne connaissent en effet le judaïsme qu'à travers une suite de persécutions dont les Juifs ont été victimes dans l'Histoire - les Hébreux dans l'Antiquité, les ghettos au Moyen-Âge... les pogroms puis la Shoah et l'antisémitisme contemporain. Comme si les Juifs n'avaient existé - et n'existaient encore - qu'au travers de manifestations d'antijudaïsme ou d'antisémitisme !

Le cours d'histoire peut permettre de mettre l'accent sur la vie des Juifs d'Europe avant la Shoah, de donner à voir l'extrême diversité des formes du judaïsme au début du XXème siècle, en reflétant la grande diversité des origines, des cultures et des destins. Les Juifs d'Europe avant la Shoah ne constituaient nullement une unité : beaucoup ne parlaient pas la même langue. Il n'existait pas un « judaïsme européen » hors du point de vue des antisémites.

Si nous prenons l'exemple de la Belgique, à l'aube de l'invasion allemande, l'immense majorité des 65 000 Juifs présents étaient des immigrants. Près de la moitié avaient fui les pogroms, venant notamment de Pologne, et parlaient essentiellement le Yiddish ; et près de 20% étaient des Juifs réfugiés d'Allemagne ou d'Autriche arrivés massivement après 1938. Seuls 6% d'entre eux possédaient la nationalité belge, souvent depuis de nombreuses générations.

La France, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, compte près de 300 000 Juifs. Une petite majorité d'entre eux sont français : « israélites » - Juifs assimilés, en France de longue date et dont les ancêtres avaient été émancipés avec la Révolution - ou naturalisés, originaires de Russie ou d'Europe orientale, ils ont fui les pogroms et la misère au cours de la première moitié du Vingtième siècle. La dernière vague d'immigration est constituée de Juifs qui ont fui le Reich et les nazis. Parmi les israélites, on comptait des hommes politiques importants, comme Pierre Mendès-France ou Léon Blum, premier Juif à occuper la position de Premier ministre du pays.

Il est important de ne pas gommer les différences essentielles de langue, de culture, de rapport à la religion ou de pratiques religieuses des Juifs d'Europe, car cela reviendrait à adopter le regard des nazis.

Ce sont bien l'idéologie antisémite et sa propagande qui ont conduit les nazis, fanatisés, à assassiner des millions d'êtres humains en considérant qu'ils « étaient de trop » sur la planète (et à réduire des millions d'autres - jugés « sous-hommes » - en esclavage).

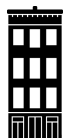
Plutôt que de tenter de répondre à la question « pourquoi ? », il apparaît plus fertile de questionner les processus qui ont mené au génocide : le « comment en est-on arrivé là ».

Ne revisitons pas l'histoire avec notre regard d'aujourd'hui

« Qu'aurais-je fait si j'avais vécu à cette époque ? Aurais-je résisté ? »

Comment le savoir ? Tout paraît si simple aujourd'hui, l'image du passé nous apparaît en noir et blanc.

Pensons-nous que les contemporains de cette époque étaient aveugles ou stupides ?



On ne peut pas répondre de façon simpliste à des questions complexes et il est important de donner à lire le brouillage dans lequel se trouvait la population, de donner à voir le poids de la terreur, de la misère et de la faim, de la soumission ou de la fascination... ce que les contemporains de cette époque n'ont pas su voir clairement.

Par ailleurs, en quoi la réponse à cette question nous protégerait-elle dans le futur ?

Recherchons des ponts fertiles entre analyse historique et comportements contemporains

La Shoah, comme la Résistance, apparaissant comme une sorte de boussole morale, ouvrent souvent l'opportunité d'un enseignement civique et moral tous azimuts. Prenons garde, toutefois, aux risques d'une transmission basée sur les réactions émotionnelles.

Le visionnage d'un film sur la Shoah comme le témoignage d'un rescapé bouleversent émotionnellement, mais nous ne pouvons pas nous arrêter à la seule émotion et occulter la réflexion.

L'enseignement de la Shoah ne constitue pas, en soi, un vaccin contre l'antisémitisme, ni ne fournit une analyse des événements contemporains. Il nous offre, en revanche, une opportunité d'exercer la conscience critique : une pensée qui nous protège du basculement dans l'horreur, une faculté de juger le « bien » comme de combattre le « mal radical ».

Sortons d'un face-à-face entre bourreaux et victimes

Que savait-on ? Qui savait ? Était-il vraiment impossible de ne pas se soumettre ? D'intervenir ? Si nous ne sommes pas en situation, soixante-dix ans plus tard, de porter un jugement, il est particulièrement éclairant de donner à voir que certains se sont conformés au projet nazi alors que d'autres sont parvenus à résister.

Entre « collaborateurs » et « résistants » - une vision binaire - les récits de vie de personnes ayant réellement vécu cette époque nous révèlent des nuances de « gris » : ceux qui n'ont rien dit, n'ont pas dénoncé (la résistance passive) ...

L'étude du parcours de vie de Justes - des non-Juifs qui ont fait le choix, souvent au péril de leur vie, de sauver des Juifs - a encore valeur d'exemple positif. Les Justes disaient souvent ne pas se considérer comme des « héros », mais comme des personnes ordinaires. Notre pédagogie incite à réfléchir à ce qui les a conduits à faire le choix du « bien ».



Miep Gies, l'une des protectrices de la famille Frank pendant leurs deux années de clandestinité.



Comment aborder la notion de responsabilité

« La route d'Auschwitz fut construite par la haine, mais pavée d'indifférence. » Ian Kershaw (*L'Opinion allemande sous le nazisme*, 2010)

Dans une société qui nie l'individu au profit de la « masse », personne n'est individuellement coupable, chacun est déresponsabilisé, voire se contente d'obéir aux ordres, sans penser. Comment une idéologie a-t-elle pu amener des hommes à se comporter en assassins durant des journées entières et être, dans le même temps, des maris et pères de famille aimants et protecteurs ?

Comment des millions d'autres ont-ils été conduits à assister passivement aux arrestations, aux déportations ?

Si l'on peut analyser, voire condamner des agissements commis à un instant T, n'oublions pas que ce ne sont pas les hommes que l'on juge, mais bien leurs actes, ici leurs crimes.

Cela se traduit, en termes pédagogiques, par le fait de donner à voir que les nazis n'étaient pas des monstres, mais le plus souvent des hommes ordinaires : ils n'ont pas toujours agi par haine, mais souvent par « conformisme » vis-à-vis du groupe.

Ce rapport au groupe nous intéresse particulièrement lorsque l'on travaille avec des adolescents.

La soumission au groupe

La mise des Juifs « hors humanité » par le matraquage idéologique des nazis a facilité le glissement collectif vers le meurtre de masse en inversant les valeurs de l'éthique.

Plusieurs études ont été effectuées concernant ceux qui, parmi les membres des *Einsatzgruppen*¹, avaient refusé d'obéir aux ordres de meurtre. Dans la plupart des cas, ils n'ont pas été aussi sévèrement punis qu'on pourrait l'imaginer : ils ont souvent été simplement écartés.

Dans ces comportements limites, la pression du groupe pèse souvent un poids plus important que la seule peur de l'autorité.

L'étude d'un roman (inscrit dans les programmes scolaires en Allemagne depuis plus de 20 ans) peut permettre d'aborder cette question :

Todd Strasser, *La Vague* (1981, Edition française : Pocket 2008), qui a donné lieu à un film éponyme, réalisé par Dennis Gansel en 2008.

¹ Les *Einsatzgruppen* étaient les unités mobiles de SS chargés, à partir de l'été 1941, de l'assassinat des Juifs dans les territoires conquis sur l'Union soviétique. On parle aussi de « Shoah par balles ».



De nos jours, combien d'adolescents se rendent coupables d'humiliations, de harcèlement... simplement parce qu'ils ne savent pas résister à la pression d'un groupe auquel ils veulent/doivent appartenir ? Par peur d'être traités de « lâches » ou encore de « balances »² ? Est-ce qu'il ne nous arrive jamais de suivre passivement un groupe ? De « laisser faire » ? Sommes-nous toujours vigilants, actifs face à l'injustice ? C'est également dans l'objectif de questionner les comportements quotidiens qu'a été conçu l'atelier « L'humiliation »³.

La Shoah est un crime à portée universelle

L'histoire de la Shoah s'insère dans celle de la Seconde Guerre mondiale mais elle a ses propres racines et ses propres développements.

Selon le projet nazi, la Shoah n'a concerné que les seuls Juifs. Cette réalité historique nous contraint à la rigueur et au respect de l'histoire de toutes les victimes des nazis.

Il n'est pas question d'établir une hiérarchie entre les victimes : les persécutions génocidaires contre les Rom et Sinti (« Tsiganes »), par exemple, constituent une page distincte de l'Histoire qui ne devrait pas se voir fusionnée à celle de la Shoah (qu'elle « croise » pourtant et avec laquelle elle peut être mise en perspective).

Tentons donc d'éviter d'agglomérer les victimes « juives, tziganes, homosexuelles, résistantes, noires... ». Le respect que nous devons transmettre à nos élèves, celui que nous devons à toutes les victimes et aux survivants, nous impose de respecter leur histoire singulière et de la transmettre comme telle.

La spécificité du génocide des Juifs réside dans l'atteinte portée à l'Humanité dans son essence et son unicité. En cela, la transmission de l'histoire de la Shoah touche à celle des valeurs universelles que nous estimons devoir partager avec tous nos élèves.

² Terme dont l'apparente moralité mérite d'être questionnée : la loi contraint à dénoncer un délit ou un crime, sous peine d'être reconnu comme complice... Voir également la grille d'analyse « bourreaux », « victimes », « résistants » et « passifs ».

³ Nos ateliers sont tous disponibles sur notre site : www.maisonannefrank.org - Pédagogie - Ateliers pédagogiques

